

marquées les vingt-quatre divisions du jour et de la nuit.

Les indications des paquebots et des chemins de fer, les expéditions postales et télégraphiques seront établies d'après le cadran de vingt-quatre heures.

L'escadre du Nord

CHERBOURG. — L'escadre du Nord, qui avait appareillé hier pour Saint-Vaast, a été surprise par un terrible coup de vent de Sud-Ouest. Les avisos-torpilleurs et torpilleurs ont dû rentrer en hâte cette nuit. Ils rejoindront l'escadre qui elle-même, n'ayant pu gagner Saint-Vaast, est rentrée ici cet après-midi à 3 heures.

BREST. — Après avoir causé de grands dégâts sur nos côtes, le cyclone d'hier s'est calmé, ce qui a permis au croiseur le *Friant* de prendre la mer pour rejoindre l'escadre du Nord.

Commandé par M. le capitaine de vaisseau Melchior, le *Friant* a un équipage de 350 hommes.

Les Œuvres de mer

SAINTE-MALO. — Aujourd'hui, M. l'abbé Giguella, aumônier du *Saint-Paul*, a célébré à bord du bâtiment la première messe. Complètement armé, le bateau des Œuvres de mer partira dans quelques jours pour l'Islande.

Le *Saint-Pierre* est bordé, on lui met son doublage. Il sera lancé à la fin du mois.

27 personnes empoisonnées

ARRAS. — Vingt-sept personnes de Rouvray, qui avaient mangé d'un pâté vendu par un charcutier du village, sont actuellement gravement malades.

Plusieurs d'entre elles sont en danger de mort.

Les démocrates chrétiens et l'abbé Lemire

TOURCOING. — Les démocrates chrétiens, qui s'inspirent des idées de M. de Mun, viennent de fonder à Tourcoing, à l'exemple des Maisons du peuple socialistes, une Maison des œuvres démocratiques. Le local sera inauguré dimanche prochain avec le concours de M. l'abbé Lemire, député d'Hazebrouck, qui prononcera, à cette occasion, un important discours.

Argus.

AVIS DIVERS

CENTRAL-HOTEL, le plus grand et le plus élégant Hôtel de BERLIN : 500 chambres; en face la gare de Friedrich-Strasse.

Trouvez une blancheur d'aube, d'une fraîcheur d'aurore par la FLEUR DE PECHE, poudre de la Parfumerie exotique, 35, r. du 4-Septembre.

M^{me} LACHAPPELLE, maîtresse sage-femme, reçoit, en consultation, de 2 à 4 h., 27, r. Monthabor, les dames malades, stériles ou enceintes.

Les grands succès suscitent des imitations et contrefaçons à bas prix inactives ou nuisibles; tel est le cas du *Santal Midy* qu'on imite grossièrement par des mélanges bon marché d'essences de copahu, de térébenthine ou de cèdre; le nom *Midy* sur chaque capsule garantit la guérison.

RAJEUNISSEZ vos traits, supprimez vos rides avec la *Véritable Eau de Ninon*, mais exigez le mot « véritable » avec l'adresse de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

LES THEATRES

Théâtre royal de la Monnaie de Bruxelles : *Fervaal*, action musicale en trois actes et un prologue. Poème et musique de M. Vincent d'Indy.

(PAR DÉPÊCHE)

Bruxelles, 12 mars.

Quel que soit le sort réservé dans l'avenir à l'œuvre de M. Vincent d'Indy, les directeurs du théâtre de la Monnaie de Bruxelles n'en auront pas moins fait leur devoir en montant *Fervaal*.

Le subtil et volontaire musicien du *Chant de la Cloche*, de *Sauge-Fleurie*, de *Wallenstein*, de *la Forêt enchantée* a su conquérir, en effet, une place assez grande, parmi les compositeurs contemporains, pour que s'imposât, sur une scène d'ordre, l'immédiate représentation de son premier ouvrage dramatique. — En désignant ainsi *Fervaal*, c'est à dessein que je laisse de côté *Attendez-moi sous l'orme*, partitionnette de tendances indéfinies jouée, il y a quinze ans, place Favart. Mais cette représentation n'allait pas sans de grosses difficultés, car l'œuvre que nous venons d'entendre est des plus audacieusement complexées. Elle exige d'abord un énorme personnel d'artistes, de coryphées, de choristes, d'instrumentistes, et elle est écrite avec une telle liberté harmonique et symphonique, un tel sans souci des convenances vulgaires, un tel mépris des habitudes vocales et instrumentales qu'il a fallu une vraie bravoure, une inébranlable confiance dans le résultat final à ceux qui ont assumé la lourde tâche d'en offrir au public l'exécution fidèle et sûre.

Si je constate l'extrême complexité de la partition de *Fervaal*, ce n'est point pour en faire un reproche à l'auteur. Le probe et bon ouvrier d'art doit évidemment concevoir son œuvre allranchi de toute préoccupation qui ne serait pas celle de la beauté absolue. Qu'importent les moyens employés, la peine dépensée, si le but glorieux est atteint! Et parce que ma tournure d'esprit, mon tempérament me poussent chaque jour davantage vers la simplicité, la clarté, la netteté, car j'ai l'horreur du prétentieux tout autant que du pénétré et du banal, je ne me reconnais pas le droit d'imposer mes préférences à qui que ce soit. M. d'Indy, ayant aussi l'horreur du banal, cherche à le fuir par les chemins qui lui plaisent. Rien ne me semble plus logique et plus honorable.

Mais ce qui m'étonne et ce qui m'inquiète — je le dis avec une entière franchise — c'est que M. d'Indy, pour composer *Fervaal*, qu'il considère certainement comme une sorte de manifeste dramatique, au lieu d'avoir pris la route de l'exploré, de l'imprévu, ait volontairement dirigé ses pas vers les jardins wagnériens aux portes depuis longtemps ouverts ou enfoncés, jardins immenses, il est vrai, et qui pourtant nous sont déjà familiers à cette heure, tant nous les avons parcourus de fois, jardins de magnificence et d'excès dont les plates-bandes si superbement fleuries furent piétinées, saccagées par les foules toujours recommençantes. Car l'indépendance d'écriture n'exclut pas la soumission des idées et du style et, sur ce point, l'équivoque est impossible. M. d'Indy, très sciemment, très volontairement, je le répète, a fait, par son poème et par sa musique, une œuvre wagnérienne, essentiellement wagnérienne. Il n'a pas désavoué, à cet égard, un de ses plus fidèles

biographes, M. Etienne Destranges, qui, dans une intéressante brochure, attache à ceci l'importance d'un acte de foi et qui, énumérant les mérites wagnériens de l'ouvrage, constate, entre autres choses, que le titre d'action musicale donné à *Fervaal* est, en partie, la traduction de « handlung » qui se trouve être aussi celui par lequel Wagner désigne *Tristan* et les drames de la *Tétralogie*. Etiquette particulièrement significative, paraît-il. Du reste, à chaque page de sa partition, aussi bien par des détails de mise en scène — faut-il citer le rideau qui s'ouvre et se ferme? — que par le choix des motifs et leurs développements, l'auteur affirme ses tendances avec une netteté, une étrangeté d'allures qui ne sont certes pas pour déplaire.

La manifestation, curieuse assurément, va-t-elle donc wagnériser de façon définitive notre théâtre lyrique? A vrai dire, je ne le pense pas et, pour achever ma pensée, j'espère bien qu'il n'en sera rien.

Que M. Vincent d'Indy, qui a beaucoup de talent, qui sait son métier comme pas un et qui désire tirer parti du snobisme contemporain, s'attarde à suivre un courant au lieu de le remonter et, par cela même, amoindrisse, de gaieté de cœur, l'effort considérable qu'il vient de faire, cela n'empêche pas *Fervaal*, je l'affirme, d'être un ouvrage toujours des plus intéressants, parfois des plus remarquables, digne à coup sûr des distinctions qu'il soulève dès aujourd'hui. Et si je regrette de voir un artiste prendre l'avis des foules et s'inquiéter de la mode, je n'entends point ne pas honorer comme il convient le patient et acharné labeur de M. d'Indy. Mais ce qui serait déplorable, je le déclare, c'est que les impuissants prennent prétexte de la représentation qui s'achève pour imposer au public les pastiches wagnériens dont, à cette heure moins encore que jamais, on n'a que faire et qui, s'ils étaient tolérés, finiraient par porter atteinte au juste renom d'honnêteté et de vaillance de nos compositeurs. Richard Wagner, bafoué d'abord, n'a été le dieu devant qui le monde s'inclina ensuite que parce que, bon Allemand, il glorifia son pays en ses musiques comme en ses poèmes, et qu'il créa l'œuvre sublime que nous admirons tous, en restant fidèle à sa race. Il donna là à ses détracteurs et à ses adorateurs une superbe et utile leçon dont on doit se souvenir. Au surplus, une brève analyse de *Fervaal* permettra d'apprécier la part d'invention qui, ici, revient à M. d'Indy et laissera voir malheureusement l'esprit plutôt retardataire qu'audacieux de l'ouvrage, car enfin il est inadmissible que le wagnérisme, qui appartient déjà à l'histoire ancienne, soit une barricade destinée à arrêter l'art en sa marche glorieuse.

Dans une forêt du midi de la France, aux temps de légende, deux hommes passent et sont attaqués par des paysans. Le plus jeune, Fervaal, frappé d'une flèche, tombe, et le plus vieux, le druide Arfagard, va succomber lorsqu'une femme accourt. C'est Guilhen l'enchanteresse, la magicienne, la guérisseuse, qui emportera Fervaal, le soignera et l'aimera. Mais celui-ci, en la voyant, jette un cri de terreur. Pur et simple il doit rester afin d'accomplir une mission divine. Maudite soit donc la femme, maudit soit donc l'amour!

Cependant, en un jardin de douceur et de délices, voici Fervaal qui dort, heureux. Réveillé par Arfagard, il apprend de lui quelle haute destinée sera la sienne. Les théogonies celtiques lui sont rappelées, ainsi que les trois états du monde et les mystérieux symboles. De Kaito, la mère originelle, serpent primordial, fut engendrée la race de Nuées, la race des Dieux, race à son crépuscule et dont Fervaal reste le seul descendant, race qu'abolira Jésus. Le pays de Cravann, envahi par l'étranger, ne devra sa délivrance qu'au pur, au simple, au sauveur élu, au fils des Nuées et des Dieux. Bientôt, il faudra partir et s'arracher au charme de la femme solennellement maudite. Et voilà Fervaal, maintenant, qui tombe dans les bras de Guilhen et qui n'entend pas l'appel convenu d'Arfagard interrompant par deux fois la longue scène d'amour. Et quand l'homme s'enfuit enfin, il a commis le fatal et terrible péché et Guilhen, à son tour, le maudit et jette à sa poursuite les paysans assassins.

Avant l'élection du brenn de guerre, on assiste à un singulier spectacle. Dans les brouillards qui courent sur la montagne de Cravann apparaissent des formes fantastiques : rochers, arbres, plantes gigantesques, animaux fabuleux, puis le serpent primordial, Kaito, la mère originelle, qui annonce que de la mort naîtra la vie nouvelle, que de Zeus à son crépuscule naîtra Jésus. Mais, l'aube commençant à poindre, les druides arrivent pour la cérémonie de l'élection. Fervaal, saisissant sa harpe, lance le chant de triomphe qui devrait servir à la victoire. Il est le chef désigné, mais aussi le chef indigné, à présent qu'il a aimé et qu'il aime encore une femme. Puisque Kaito a prédit que de la mort naîtrait la vie nouvelle, l'élu, au milieu du combat, s'offrira en holocauste et sauvera peut-être ainsi le pays.

L'armée de Cravann est détruite et Fervaal a survécu. Parmi les cadavres recouverts de neige, Arfagard cherche le coupable et celui-ci supplie le druide de faire le sacrifice exigé par Kaito. En une grande fierté douloureuse, le vieillard va frapper l'enfant de son âme lorsque retentit au loin l'appel désespéré de Guilhen. L'amour est plus fort que tout. Fervaal, éperdu, abat Arfagard de son glaive et tombe une dernière fois dans les bras de la femme qui expire. Alors, chargeant Guilhen sur ses épaules, il l'emporte au sommet du mont et disparaît avec elle, dans les nuées.

Je me suis volontairement abstenu de signaler les analogies qui existent, au point de vue des personnages, des situations, des idées, des symboles, et des thèmes musicaux, entre *Fervaal* et les drames de Wagner. Tous ceux qui connaissent *Tristan*, *Tannhäuser*, la *Tétralogie*, *Parsifal*, remarqueront ces similitudes que M. d'Indy a évidemment cherchées. Cette conception de l'amour infécond, du bonheur dans la mort, reprise ainsi, m'attriste plus que je ne saurais le dire, car elle est antifrançaise au premier chef. Ces brouillards, au milieu desquels il peut nous plaire de vivre lorsque nous allons dans les pays où toujours ils flottent, vont-ils donc maintenant voler notre soleil, embrumer notre art, désespérer notre cœur et se fondre sur nos têtes en une lourde pluie glaciale? Com-

ment le maître ouvrier des sons qui a fait le prodigieux effort d'écrire la partition de *Fervaal* n'a-t-il pas compris que la bataille n'est plus sur le terrain où il s'est placé, que les temps marchent et que l'on réclame déjà autre chose que ce qu'il nous a donné avec son extraordinaire talent de compositeur? Car, je le déclare, jamais ce talent, que nul ne s'avise, je pense, de nier, n'a eu la force, la largeur, la sûreté dont témoigne *Fervaal*. A cet égard, il faudrait citer chaque page de polyphonie surprenante, d'adresse inouïe, d'ingéniosité admirable. Et j'ajoute que certaines de ces pages sont empreintes d'une émotion, d'un charme inaccoutumés. Le prélude du premier acte, par exemple, est un vrai délice instrumental; il y a souvent beaucoup de tendresse dans le rôle d'Arfagard et tout ce qui s'applique au personnage du père, peu important, est très bien; la scène des druides, incomprise lorsqu'elle fut jouée aux Concerts de l'Opéra, prend de la grandeur au théâtre et si les duos d'amour rappellent de façon excessive celui de *Tristan*, ils n'en sont pas moins expressifs pour cela. Le dernier tableau m'a paru supérieur aux autres. La fin, d'une magnifique envolée, serait simplement sublime si Wagner, de manière directe, ne l'avait inspirée. Quoi qu'il en soit, elle fait, au point de vue musical pur, le plus grand honneur à M. d'Indy.

MM. Stoumon et Calabresi ont superbement monté *Fervaal*. J'ai dit combien l'œuvre était d'une exécution difficile. C'est certainement la plus longue que je connaisse. En dépit des énormes coupures qu'il a fallu pratiquer dans les parties symphoniques et surtout dans le poème dont les phrases, écrites en prose rythmée, ne sont réellement que des vers déguisés, le spectacle dure cinq heures. Je citerai d'abord l'orchestre qui, conduit par M. Flon, est admirable de netteté, de précision et de puissance. Le rôle principal trouve en M. Impart de La Tour un interprète chaleureux, vibrant, de voix ample et sûre, et celui d'Arfagard est tenu par M. Séguin avec une magnifique autorité. Guilhen, c'est Mme Rannay, qui dessine son personnage en véritable artiste et lui donne une physiologie fort curieuse. Les plus petits rôles — il y en a, je crois, vingt-cinq ou vingt-six — sont remplis par les chefs d'emploi et le meilleur de la troupe du théâtre de la Monnaie. C'est ainsi que celui de Kaito a pour titulaire Mlle Armand. Les chœurs marchent, courent et chantent et, en des décors délicieux ou fantastiques, la mise en scène est d'une rare ingéniosité. Aussi le succès a-t-il été vif. A la fin de la représentation, on a voulu voir sur la scène M. d'Indy qui, avec une parfaite bonne grâce, a répondu au désir de ses amis.

Alfred Bruneau.

LA SOIRÉE

OLYMPIA

Le Nouveau Régiment — Les Deux Baisers.

Sans être Américaine, Mlle Bléchemel, l'héroïne du *Nouveau Régiment*, estime que les femmes devraient voter, plaider, régner. Elle est même d'avis que son sexe est tout aussi capable que le nôtre de têter de la gamelle et du fournil, et c'est à son instigation que la Ligue des droits de la femme adopte la création d'un régiment d'amazones françaises.

Créer et équiper un *Nouveau Régiment* n'est rien; le plus difficile est de trouver un local propre à servir de caserne. Heureusement pour Mlle Bléchemel qu'elle possède à Pézenas un excellent ami — Cabasac, chef d'escadrons de hussards, en retraite, et grand propriétaire — qui lui permet très volontiers de réaliser son rêve. Il est même enchanté d'accepter de commander aux amazones, espérant bien se dédommager en trompant autant que possible Zéphirine, sa jalouse moitié. Avec ce point de départ, on voit les développements heureux que les auteurs ont pu tirer.

Sur ce livret vraiment original et foncièrement drôle, M. Antoine Banès a écrit une partition tout à fait charmante. Quoique demeurant dans le domaine de l'opérette, le compositeur a eu de fréquentes envolées vers l'opéra-comique.

La troupe de l'Olympia a très lestement enlevé cette amusante fantaisie militaire. Mlle Micheline s'est montrée plus que jamais artiste intelligente et gracieuse. Mlle Bordó a été d'une étrangeté toute charmante. Mlle Delorme a fait la joie des yeux autant que des oreilles. Mmes Debayre, Gavarrat et Trémand sont également à féliciter. M. Charpentier a fait du commandant une silhouette très intéressante. M. Maréchal a donné au sous-off Cornillard une allure très plaisante. M. Danvers a été d'une bouffonnerie inénarrable, dans le rôle de Tocardin, et a causé une hilarité folle.

L'acte de la chambre — avec le lever des « hommes », leurs exercices, des costumes ravissants, un divertissement exquis — suffirait, à lui seul, à attirer tout Paris dans la salle de l'Olympia pendant plusieurs centaines de représentations.

Les Deux Baisers, un ravissant ballet de M. Missa, avait commencé la soirée par un succès.

Comme il est certain que l'habile M. de Lagouère se doutait d'un pareil résultat, nous ne pouvons que le féliciter en tant que directeur et l'applaudir aussi comme chef d'orchestre.

Un Monsieur du Balcon.

COURRIER DES THEATRES

THEATRES

Les chapeaux et le théâtre! Au concert qui suivra le banquet annuel donné demain par la Société de l'histoire de la Révolution, M. Truffier dira une pièce de vers de Lazare Carnot, *le Chapeau*.

M. Truffier lira demain au Comité le *Franc Archer de Bagnole*, monologue en vers attribué à Villon.

Un sociétaire de la Comédie-Française nous disait hier:

— Mlle Lara, à Marseille, a joué son rôle de *l'Evadée*, la duchesse de Guise d'*Henri III*, Dona Sol d'*Hernani*, la Reine de *Ruy Blas*, le rôle créé par Mme Raphaële Siéss dans *Charles-Deumilly*, et tout cela en dix jours. Qu'aurait-elle dit si M. Claretie lui eût fait jouer ces rôles en trois mois?

La charmante artiste, qui est un des espoirs du Théâtre-Français, devra renoncer à ces aventures si elle veut prendre la place qu'elle ambitionne sans doute.

La reprise de *la Marchande d'André*, qui aura lieu le 18 mars à l'Odéon, à l'occasion du centenaire d'Alfred de Vigny, sera précédée d'un poème inédit de M. Tancrède, Martel, et qui sera dit par Mlle de Fahl. Titre: *Alfred de Vigny*.

Les difficultés de la mise en scène obligent la direction du Gymnase à reculer la première représentation de *la Carrière*, de